

Materia prima

Hervé Jézéquel

Le paysage commence par une notion, fût-elle vague ou confuse, de l'éloignement et d'une perte de vue qui vaut pour l'œil physique comme pour celui de l'esprit.

Jean-Luc Nancy, *Au fond des images*.

J'emprunte des chemins humides, sablonneux ou pierreux. Mon corps arpente un monde en déséquilibre. Mon regard est parfois au bord d'un abîme où mon esprit se vide en une spirale étourdissante. Je reviens vers les bords, les yeux fixés au sol à observer les restes du ventre de la terre se vidant devant moi, crachant, s'écoulant, éruptant, ne sachant plus où poser les pieds entre le dur et le mou, le chaud et le froid.

Ici est la Terre en son infinie et majestueuse austérité, souvent violente et hostile pour l'homme. C'est un ailleurs, à ciel ouvert, sur l'ossature de la terre. Là se façonnent des volumes rugueux, acérés ou fragiles. Là se dessinent à la surface, des traces, des empreintes et des signes de toute nature. La glace et les courants tumultueux s'écoulent des sommets pour se répandre en ses creux où s'accumulent mares de boue brunâtres, grisâtres ou verdâtres, chargées de terres profondes et de scories volcaniques.

Le titre de la série et du livre *Materia prima* a résonné peu de temps après mon retour du premier voyage en Islande, en mars 2003. Avec mon amie Vanessa Doutreleau, ethnographe, j'étais parti sur les traces des marins pêcheurs bretons et j'étais avide d'histoires de mer. De fait, je revenais chargé d'émotions terrestres, de sable noir et de pierre.

Les images de *Materia prima* sont inspirées des récits de la mythologie nordique de l'Edda et plus particulièrement de la Völuspá, autrement dit : la « prophétie de la voyante ». *Materia prima* évoque tant le processus de création que celui de la destruction. Un monde qui s'effondre ou s'enflamme dans une perpétuelle recréation, un paysage impermanent et transitoire.

Depuis mes premiers travaux photographiques, je place le temps, le chaos et l'entropie au cœur de mes recherches. La marche et le voyage, le paysage et le lieu, les frontières et les lisières, sont au cœur de ma réflexion. Il ne s'agit pas tant d'évoquer le désordre que l'on observe à la surface de la Terre que de rechercher, retrouver, imaginer un état primitif du monde, dont l'homme aurait perdu la mémoire et les repères. Le désordre et la désolation font naître en moi, presque inévitablement, un sentiment de mélancolie. *Materia prima* prend forme dans toutes ces dimensions.

Arpenter ce sol c'est plonger aux origines de la création où tout n'est que désordre et instabilité. L'œil aime à se perdre dans les images comme les pas se sont égarés sur le terrain, à la recherche d'indices et de traces révélant une forme, une ligne qui s'éveille à la surface du monde. Cette nature subtile et nuancée, hésite entre apparition et disparition. Dans ce qui ressemble à un chaos il faut savoir l'apercevoir. Là est condensée la puissance tellurique de la Terre, cette *materia prima* devant laquelle même la lumière paraît nue. Ces rencontres me touchent et me subjuguent. Elles attisent mon regard.

Les photographies font rejaillir sur leur surface sensible, les perceptions éprouvées dans la nature. Elles raniment l'expérience du toucher, celui du contact avec la matière et de la lumière réfléchie. Le regard suit les effets d'empreinte et de trace, caresse des tonalités de couleurs des plus pâles aux plus vives. Le vent souffle et tourbillonne. Les odeurs remontent. La terre gronde et rugit. Le silence vient se blottir momentanément puis le paysage redevient ténèbres.

Les éléments – l'air, le feu, l'eau et la terre – se différencient dans leurs interactions les plus délicates comme dans les chocs les plus bruts. De l'observation de parties infimes du monde, mon regard bascule dans le sublime d'une nature mystérieuse qui nous défie par sa force et son immensité. J'aime cette sensation de cheminer et d'observer des paysages que je ressens comme originels où l'homme ne semble plus avoir sa place et où il se sent comme perdu. Photographier serait peut-être une façon de prendre place, de se mesurer face à un paysage ou une nature devant laquelle on cherche inlassablement à se positionner et se reconnaître. Si nos besoins vitaux sont de respirer, de se nourrir, de se reproduire, ou de se protéger, l'homme a aussi comme nécessité de se situer et de s'orienter par rapport au cosmos comme à lui-même.

De la *materia prima*

La création du monde doit rester un mystère pour celui qui veut continuer de rêver. Le mystère est étymologiquement lié au secret, et impose le silence. Le monde est né d'un chaos et d'une agitation primordiale d'où surgirent les premiers mouvements de séparation : lumière et ténèbres, temps et espace. Ensuite, la matière s'est animée par le tumulte des quatre éléments à l'œuvre.

Lorsque je photographie, je chemine le regard au sol en me guidant intuitivement grâce à quelques signes. Je relève peu les yeux ou alors pour faire front à un horizon vertical, celui d'un relief qui obstrue le chemin comme dans un labyrinthe.

En alchimie, la *materia prima* est une nature à l'état primordial *ad originem* ayant un potentiel de transformation tant du point de vue matériel, philosophique que spirituel. Bien que considérée parfois comme passive et inerte, elle ouvre sur un monde de possibilités et de formes. C'est aussi un substrat qui par nature se situe « en bas ou en dessous » mais c'est plus exactement un « en soi ». Les images de *Materia prima* évoquent cette idée sur un plan physique comme individuel.

Dans la photographie que je pratique, dite aujourd'hui « analogique », il est question d'un pouvoir de transformation d'un corps minéral (le sel d'argent) sous l'action de la lumière. On évoque la notion « d'image latente » pour une image encore non révélée chimiquement. La surface sensible argentique qui a reçu l'empreinte de la lumière se transformera en photographie après traitement.

De la profondeur

La *materia prima* est par essence insaisissable et insondable. Ce que les photographies montrent de la surface est l'œuvre d'un retournement des profondeurs, d'un chaos tantôt pétrifié, tantôt liquide ou gelé. C'est aussi un appel à la mémoire de nos émotions physiquement ressenties au contact des éléments. La lecture de *La Terre et les rêveries de la volonté* de Gaston Bachelard, m'a toujours été chère. Je l'avais laissée reposer au fond de ma mémoire. J'ai redécouvert à quel point elle a toujours fait écho à mon travail photographique. « En rêvant de la profondeur, nous rêvons notre profondeur. En rêvant à la vertu secrète des substances, nous rêvons à notre être secret. Mais les plus grands secrets de notre être nous sont cachés à nous-même, ils sont dans le secret de nos profondeurs. » (Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*)

L'expérience de *Materia prima* passe par l'expérience de la profondeur. Il faut écouter et sentir les sons de la terre, son inspir et son expir. Si je devais une fois évoquer un lieu islandais en particulier, ce serait Geysir, indéniablement le plus connu d'Islande. J'aime à dire « la tour Eiffel des Islandais ». C'est pourtant paradoxalement là que j'ai senti l'expérience la plus forte. En m'éloignant progressivement du vacarme de ce point chaud touristique, je découvre des recoins plus secrets où règne le silence. Puis en me retirant encore plus au loin, c'est le vent qui reprend ses droits et m'enveloppe. Je reste encore fasciné par le souvenir de phénomènes volcaniques et notamment des multiples expressions du souffle : sifflement, crépitement, grondement. Ce sont les sons fondamentaux de la terre.

À ma manière, je sonde l'intimité de la matière pour en remonter des images de la profondeur. Je traverse des épreuves, celles des éléments, de mes sensations et de mes émotions. La matière et les éléments sont à l'œuvre entre obscurité et lumière, l'intérieur et l'extérieur. Je vis l'expérience du profond, du mystérieux et du visible. L'exploration de certains endroits comme les gouffres, les glaciers, les coulées de laves, les torrents réveillent facilement les peurs enfouies mais aussi les joies contenues de la rencontre d'un elfe ;

car on voudrait facilement croire aussi en quelques apparitions et légendes qui contribuent à la perception des lieux.

Il ne faut pas se fier à l'apparente passivité de la vision. Il faut ressentir avec quelle obstination l'imagination fouille la matière et explore des chemins, cherche des points de vue, tant en pensée que dans l'espace pour mieux décrypter les formes du paysage et se reconnaître en eux.

La présence d'un corps au monde, c'est l'expérience physique d'un corps qui suit l'intuition de son regard et de ce qu'il voit sous ses pieds. Il se penche, se baisse, s'accroupit, se retourne, cherche, frotte, ramasse. La marche, le pas, c'est être là, faire présence dans sa verticalité puis s'arrêter, observer, se projeter à l'horizon puis regarder « sous-soi » – ce sol, comme pour vérifier son ancrage à la surface, une prise de terre ! Le paysage est devant nous, à hauteur du regard quand la matière est là sous nos pieds et s'étire dans l'horizontalité. Ces « paysages », appelons-les aussi ainsi pour simplifier, sont des paysages de notre nature intérieure. Les sentiments éprouvés sont proches de ce que Martin de la Soudière décrit dans l'expression « entrer en paysage » (Martin de la Soudière, *Arpenter le paysage*).

« Entrer en paysage », c'est faire corps avec lui. C'est de cette rencontre dont je veux parler. C'est quand l'intérieur de la terre rejoint les profondeurs de l'âme, un face à face avec une nature parfois brutale, des couleurs, des sons et des odeurs subtils, des sensations de toucher qui marquent l'expérience physique. Marquer « l'être-là », l'état de présence au sens le plus élevé, c'est ressentir l'intuition de l'instant où le regard est posé, celui qui confine à la concentration, une méditation silencieuse, une présence par l'action et le contact, l'expérience du corps sensoriel dans la solitude.

L'homme lorsqu'il rêve veut aller au cœur des choses, c'est-à-dire dans la matière même jusqu'à ne faire qu'un avec elle. Il devient essentiel de saisir un peu la puissance intime de la matière, de faire « un voyage dans l'épaisseur des choses » (Francis Ponge, *Le Parti pris des choses - Le Galet*). Ce voyage, on le vit en faisant et en regardant nos images par phases successives et en se cherchant soi. C'est ainsi que photographe et le travail photographique se construisent et se transforment mutuellement. En traversant ces paysages rugueux et mystérieux, la recherche, l'attente, l'excitation, l'ennui et d'autres sentiments nous guident. Ils prennent la forme d'une expérience introspective. Nos états d'âme s'accrochent à l'écorce terrestre et d'une force indescriptible, nous relient aux racines du monde. Oscillant entre anxiété et fascination, c'est une beauté étrange que l'on contemple.

Éloge de la trace

La plupart des photographies présentées sont des images de « terrain » : pierre, sable, humus, lichen, mare, fange... C'est un « bas-monde », au sens où il pourrait être considéré comme sans intérêt.

Dans l'espace de l'indéfini hésitant se tient le « sans qualités », le sans détermination absolue.

Anne Cauquelin, *Petit traité du jardin ordinaire.*

Ce qui fait poindre d'abord un sentiment de banalité dont on se détournerait laisse progressivement considérer des substances vivantes et sensibles. Les éléments se mêlent dans un espace donné et redéfini par le cadre de l'image. Dans ces fragments d'espace, il n'y a plus réellement d'ordre, tout semble informe et impur. Peu importe, ce que je vois ne cherche pas à être considéré comme beau ou laid. Les « choses » prennent place d'elles-mêmes selon leur nature matérielle et attirent mon regard. Il ne s'agit pas de voir pour comprendre. Il suffit simplement de laisser libre cours à son imagination.

La matière change d'état, le rocher devient pierre, puis sable puis poussière, l'eau se transforme en glace, se décroche de la paroi goutte à goutte, se fond en torrent et rivière, s'évapore silencieusement dans des interstices.

Les rapports d'échelle révélés par l'image induisent une perte de repère entre l'étendue de l'espace et le fragment de territoire. Ils provoquent un dépaysement qui illustre les relations complexes que l'homme entretient avec la nature et les éléments. Cette posture interroge notre point de vue face à ce qu'est la Création. On se trouve directement en prise avec la croissance vertigineuse de la Terre. « Les forces dans l'infiniment petit sont toujours rêvées comme des cataclysmes » (Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*).

L'expérience du sublime s'éprouve à l'échelle du regard, du pied et de la main. Les choix de mises au point de l'objectif, comme les flous optiques de la profondeur de champs se confondent dans les fumerolles et les flux d'air pour mieux nous perdre vers les lisières d'un monde non-fini. L'intuition du regard poursuit librement un parcours tout autant réticulaire et rétinien, qu'imaginaire. L'œil glisse le long du sol, à la rencontre de la matière. Les affleurements du regard créent du frottement dans un espace où l'illusoire et la mémoire de la terre cherchent à se rencontrer. Dans ces fragments photographiques, c'est un bord du monde qui est donné à voir. Les motifs comme les effets de plan sont énigmatiques. Ils confèrent une dimension onirique à ces paysages telluriques dévoilant les secrets apparents d'un monde chthonien. Des profondeurs de la terre, jaillissent des paysages. Le caché et le visible œuvrent ensemble.

La matière est lisible dans les lignes du sol, dans les formes et les traces, dans les textures, les motifs et les couleurs. Ici commence à s'écrire un lexique de la *materia prima* en transformation : signe, fossile, empreinte, griffure... s'accrochent comme autant de cicatrices et de plis sur la peau d'un homme. C'est peut-être là l'origine picturale du paysage, presque sa préhistoire. La matière-paysage façonne, modèle et construit l'espace dans des instants et temporalités éparses.

Dans l'expérience d'une relation au lieu *in visu / in situ* au bord du temps, face à un monde sans dimension, sans géographie, sans histoire, la vision est perturbée par le mystère de motifs énigmatiques. La matière, potentiellement forme, est un paysage en devenir. Elle crée des surfaces poétiques.

Éloge de la couleur

La lumière et la matière sont intimement liées. La lumière fait vivre un chaos de matières. Paradoxalement, des profondeurs terrestres émergent souvent des teintes monochromes comme dans les mares boueuses ou cristallines d'un geyser.

La terre boit lentement la couleur comme une éponge absorbe l'eau.

Virginia Woolf, *Les Vagues*.

On évoque souvent l'Islande comme un pays de glace et de feu mais c'est aussi un pays de boue ! Des gammes de vert, de brun et de gris sont le fruit de la rencontre entre le règne végétal et le règne minéral. L'alternance de traits noirs ou blanc de geysirites sculptent des bas et hauts-reliefs sur le sol. En d'autres lieux, le regard est captivé par des touches colorées très vives. Le bleu profond est de la silice à l'état pur qui, dissoute, donne sa couleur aux lagons. Le soufre marque sa présence dans les tons jaune-vert sur la boursouffure auréolant la crête d'une petite cheminée d'où s'échappent de légères fumerolles. À d'autres endroits, ce sont les couleurs nées de la transformation des métaux au fond de la Terre qui laissent apparaître, par couches et masses oxydées, des laves aux teintes pâles : jaunâtre, rougeâtre, violacée, verdâtre. Le rouge est l'effet de l'oxydation du fer quand le jaune provient du soufre dégagé par le volcan. Le gris est, pourrait-on dire, l'absence de couleur ; la désaturation de la couleur est maximale. Sa tonalité est due aux marnes argileuses et calcaires. On les trouve dans les zones sédimentaires où parfois le brun peut dominer, ce phénomène est alors plutôt issu d'un mélange excessif de différentes couleurs qui ne laissent plus la place à aucune dominante. Le blanc n'existe pour ainsi dire pas, sauf quand la neige vient recouvrir le sol d'une couche opaque.

D'autres couleurs ne sont visibles que par le pouvoir de la photographie argentique. Elles proviennent de la lumière de l'ombre qui s'imisce par un effet de voile bleuâtre sur toute la surface de l'image. Rien ne sert de rechercher cette sensation visuelle dans la mémoire d'une expérience et d'un instant puisque l'œil sans cesse s'adapte à ces modulations et s'accommode.

J'ai parfois pesté contre les ciels bleus et les lumières contrastées et colorées qui font de l'Islande une « victime » de sa lumière. À ma façon, j'attendais patiemment une lumière douce et diffusée par les nuages en harmonie avec les couleurs ternes, sales et mêlées, en dégradé de grisaille et de demi-teinte.

La couleur est séduction et la teinture est la vérité des profondeurs.

Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté.*

Mes images ne cherchent pas à séduire par quelque artifice photographique. Certaines sont austères et ténébreuses. L'esthétique de la profondeur défie la notion simple de beauté, elle aspire aux qualités du caché et du secret.

Loin des clichés

Il peut être difficile de l'imaginer mais photographeur en Islande peut s'apparenter parfois à un défi. J'étais allé sur cette île, qualifiée de façon simpliste dans les ouvrages et magazines de voyage : Islande « terre de feu et de glace ». À chaque lecture, je me sentais en lutte car se succédaient sans fin d'autres raccourcis aux qualificatifs aguicheurs pour développer toujours davantage un tourisme autour d'une vision spectaculaire de l'Islande. Aujourd'hui, je ne vois principalement que des images destinées au tourisme, qui ne peuvent plus trouver leur émotion hors de l'extraordinaire et d'une vision caricaturale et surfaitée.

Or, l'Islande offre une nature plus intime qui ne se laisse découvrir qu'à ceux qui prennent le temps de s'y perdre. Sa lumière est loin de n'offrir que des images de cartes contrastées et saturées pour surenchérir dans un tourisme de sensation et de consommation mondialisé. Avalanches de clichés sublimes pour ne plus croire qu'aux sensations fortes pour dire au retour : « J'ai fait l'Islande ! ». On part marcher sur des glaciers qui n'en peuvent plus de fondre, avec si possible caméra embarquée pour contempler du ciel car seul le regard d'Icare compte désormais. On voit même pulluler des panneaux « anti-drone » et des escadrilles de parapentes au-dessus de sites sur-fréquentés. On va naviguer en canoë-kayak au milieu de lagons d'icebergs se retournant comme des glaçons dans un verre de mauvaise vodka ! On galope à cheval au rythme du tölt islandais dans le lit des rivières, tout cela accompagné de commentaires convenus. L'excès de tourisme a aujourd'hui abîmé et dénaturé des sites où j'ai fait certaines de ces images. Cela devient ridicule de se dire que l'on ne peut plus aller reprendre des images aussi simples que celles-ci... Un nombre incroyable de pistes et routes ont été refaites et permettent d'accéder presque trop facilement au cœur de l'Islande désertique. Toutefois, on peut espérer que les parkings payants sur les sites touristiques principaux permettent de protéger d'autres lieux plus discrets qui restent à découvrir aux quatre coins de l'île.

En vingt ans de voyage, ce cliché touristique du pays ne m'a jamais intéressé, et tout mon regard s'est au contraire volontairement détourné de cela. Je me sentais attiré par quelque chose de plus profond.

À livre ouvert

Le titre *Materia prima* a été une sorte d'intuition de la révélation d'une chose enfouie depuis toujours et qui est là maintenant sous nos yeux. C'est une mise en abîme de la matière du film argentique à la surface d'encre couchée sur le papier de cet ouvrage. On vient caresser de la main, toutes les matières du grain de la pierre à la surface de l'eau.

Chaque image est un monde en soi, la surface d'un *oekumène* où le regard s'anime. Chaque page feuilletée nous met face à une photographie, un autoportrait de chacun, à un instant ou une période donnée. L'objet est épuré. La page de gauche d'une blancheur immaculée adresse sa lumière pour que notre regard se tourne vers la matière.

Le livre est une navigation, un rythme, une alternance de plein et de vide, de creux et de haut, de chaud et de froid, une succession de couleurs et de matières indéfinies parfois, souvent énigmatiques. C'est une sorte de litanie où chaque page est une méditation, matière à rêverie, passive ou active. On peut choisir son sens de lecture du début à la fin ou inversement... Il y a les pages que l'on survole avec légèreté et celles où l'on s'enfonce comme par gravitation.

*Ce qui touche, c'est quelque chose d'une intimité qui se porte à la surface...
L'image me jette à la figure une intimité qui m'arrive en pleine intimité.*

Jean-Luc Nancy, *Au fond des images*.

Chaque fois que je plonge à nouveau dans mes boîtes de photographies, je redécouvre dans la qualité d'un tirage et l'effet du temps cette sensation de profondeur et de surface. C'est particulièrement le cas pour la série *Materia prima* où le rendu a pu évoluer en expérimentant certains choix techniques jusqu'à l'impression de ce livre.

C'est comme une géologie de l'image photographique qui se révèle.

Ouvrages cités

Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Corti, 1948.

Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, Corti, 1948.

Anne Cauquelin, *Petit traité du jardin ordinaire*, Payot, 2003.

Jean-Luc Nancy, *Au fond des images*, Galilée, 2003.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, Gallimard, 1942.

Martin de la Soudière, *Arpenter le paysage*, Anamosa, 2019.

Snorri Sturluson, *L'Edda : récits de mythologie nordique*, traduction François-Xavier Dillmann, N.R.F. Gallimard, 1991.

Virginia Woolf, *Les Vagues*, Stock, 1937.